

culier, déconcertant, sans exemple dans le passé ; il s'étendait à toutes les parties de l'activité guerrière.

On avait après coup une impression de stupeur à constater que des engins dont la nécessité apparaissait maintenant avec évidence, comme les mitrailleuses, le téléphone, l'avion, avaient été traités comme des échantillons, des accessoires sans grande portée. On n'avait pas compris que l'activité humaine était en voie de s'organiser toute autour de la machine, qu'il devait fatalement en être ainsi de l'exécution des opérations de guerre. Sous l'action d'une poussée interne, la guerre a constamment progressé dans la poursuite d'un matériel plus puissant. D'abord, il a fallu rattraper le retard que nous avons sur notre temps. Tout ce qui aurait dû être réalisé en engins mécaniques depuis vingt ans : téléphones, automobiles, canons, avions, radio-télégraphie, reçut un prompt développement. Des moyens complémentaires, photographie, instruments d'optique, par exemple, profitèrent du même effort. Le déficit du passé une fois comblé, on marcha vers l'avenir par la création des chars de combat et, après les Allemands, par la mise en service d'obus à gaz toxiques. C'est ainsi que fut conçu et construit un immense matériel neuf ; c'est avec ce matériel neuf que fut résolu en 1918 le problème de la victoire.

Il n'y eut plus dès lors aucun acte, stratégique ou tactique, qui ne s'accomplît sans machines : mouvements de troupes, reconnaissances, combats. Des valeurs nouvelles ayant été ainsi créées dans le domaine de la force, statique, dynamique, cinématique, il en résulta des problèmes nouveaux, celui de la hiérarchie de ces valeurs, de ces forces et celui de leur concert. Car aucun engin n'était susceptible d'être employé isolément. Ce qui avait été l'ambition des grands hommes de guerre de tous les temps, la coordination, la combinaison des forces et des efforts en vue de la manœuvre, est demeuré avec cet ensemble de machines le problème fondamental de la stratégie et de la tactique.

LA hiérarchie du matériel s'est établie au cours de la guerre. Le fusil a dû s'incliner devant la mitrailleuse ; le canon de campagne, impuissant contre les tranchées, a mis en poussière avec ses projectiles explosifs le réseau de fils de fer. L'obusier a dominé la mitrailleuse ; le canon long à grande portée a alors attaqué l'obusier. Avion d'observation, téléphone, radiotéléphonie ont été mis au service du canon. Mais une autre hiérarchie subordonnait dans le ciel les avions les uns aux autres. L'avion de chasse avait facilement raison de l'avion de reconnaissance et d'observation ; il pouvait au contraire être tenu en échec par les formations d'avions de bombardement ayant des feux dans toutes les directions. Contre tous les engins de feu fut créé au sol le char de combat, qui fut en 1918 le principal agent de la victoire. Le canon demeurait néanmoins le maître terrestre du champ de bataille ; mais le char de combat lui échappait en agissant par surprise et en se couvrant du terrain. On décida alors de lui opposer des canons spéciaux, placés en première ligne et doués d'une grande rapidité de tir ; ce fut le canon antichar réalisé après la guerre. Il semblait dans le même temps que la bombe d'avion chargée d'explosif ou de gaz toxiques ou de matière incendiaire devait tôt ou tard devenir le moyen suprême de la guerre.

Il est d'un grand intérêt de rechercher si la guerre d'Espagne a renversé ces valeurs et apporté quelques modifications impor-

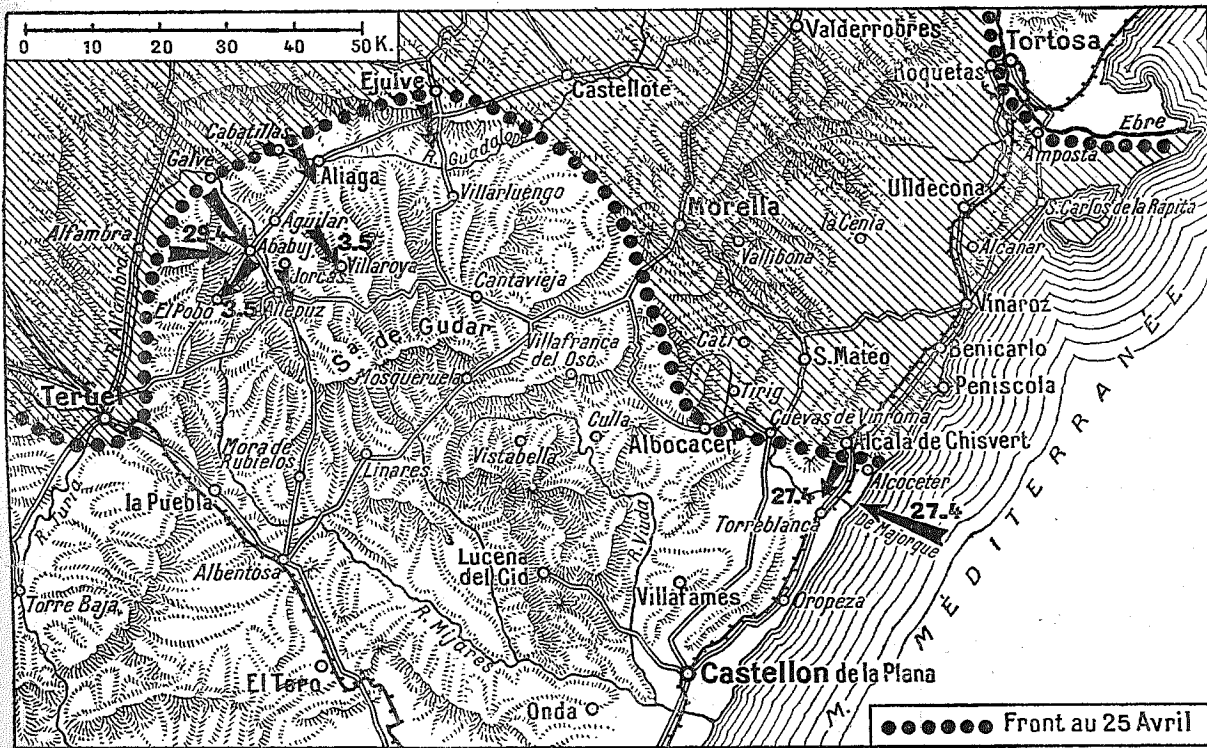
tantes dans la hiérarchie des matériels. A vrai dire, la gamme en est beaucoup plus simple en Espagne. Le canon, roi du champ de bataille de 1914 à 1918, y est médiocrement représenté. Il n'y en a pas d'un calibre supérieur à 150 millimètres ; il y en a peu de 150 millimètres. Les obusiers même sont en nombre relativement restreint. Les canons de moyen et de petit calibre, canons de montagne, canons antichars, canons antiaériens, sont ceux que l'on rencontre le plus souvent. Ils ne sont pourtant pas assez nombreux pour établir des barrages infranchissables à l'infanterie. Le char d'assaut a été mis en échec par le canon antichar ; sa vitesse semble l'avoir médiocrement défendu. Malgré l'avion et le canon, la mitrailleuse est demeurée l'engin le plus redoutable du champ de bataille espagnol. Mais le problème de l'attaque ne se pose pas en Espagne comme il s'est posé chez nous. Il n'y a pas de ligne de tranchées continue. L'assaillant, en s'étendant convenablement vers sa droite ou vers sa gauche, atteint toujours une aile de l'adversaire, ce qui lui permet de le déborder, puis de l'envelopper. C'est la tactique habituelle de l'infanterie de Franco. Le matériel a été ainsi souvent mis en échec par la manœuvre. L'avion a de son côté, par ses attaques au sol, produit de grands effets moraux ; l'effet matériel a été moins important. L'avion s'en prend aux objectifs terrestres plus volontiers qu'aux objectifs aériens ; les combats entre avions sont rares. Le bombardier aérien n'a nulle part obtenu des résultats décisifs. Est-ce à dire que la destruction totale est irréalisable, que l'aviation de bombardement est à cet égard impuissante ? Je ne le crois pas. Je crois même l'inverse. Franco ne veut pas ruiner les villes de son propre pays, pas plus qu'il n'a jamais voulu se servir contre ses adversaires de gaz toxiques ni de projectiles incendiaires. La guerre qu'il fait est à cet égard « conditionnée ». Mais il a été très rare que les expéditions faites sur Madrid, Valence ou Barcelone fussent entravées sérieusement par l'aviation ennemie. Le bombardement a été modéré simplement parce que telle était la volonté de Franco. L'effet moral était recherché plus que l'effet de destruction matérielle.

Ces considérations ne sont pas sans appel. Les Espagnols ne sont pas les Français ; les deux armées n'ont guère de points de ressemblance. La caractéristique principale des armes modernes, c'est leur précision ; mal entretenues, maladroitement maniées, elles perdent vite leur efficacité. Elles exigent des cadres et des soldats très entraînés, très instruits. Cette double condition a été longtemps médiocrement satisfaite en Espagne. En outre, il n'y a pas que la hiérarchie des matériels ; il y a aussi leurs combinaisons, ce que j'ai appelé leur concert. Le concert ne vaut que ce que valent l'organisation et le chef. Une troupe a fatalement la tactique de son organisation. Suivant en effet qu'elle dispose de moyens plus ou moins puissants, plus ou moins aptes à telle ou telle tâche, elle peut aussi s'acquitter de telle ou telle tâche. C'est pourquoi il faut qu'elle ait par réciproque l'organisation de sa tactique. Quant au chef, son rôle intellectuel et moral grandit par le machinisme. Loin d'être diminué, il est l'âme de toute cette force matérielle disposée dans les trois dimensions de l'espace. Elle sera ce qu'il sera, comme lui puissante ou faible, intelligente ou aveugle.

C'est pourquoi il n'y a pas de mesure qui permette d'apprécier en dernier ressort un matériel correct, encore moins un système de matériels. La principale variable demeure dans le cœur, dans l'intelligence des chefs ; il faut plus que jamais chercher là les causes de la victoire ou de la défaite.

GÉNÉRAL DUVAL.





La " poche de Teruel " et les directions d'offensives avant la stabilisation du front.

LA GUERRE D'ESPAGNE

LA dernière carte que nous avons publiée sur la guerre civile en Espagne, dans notre numéro du 30 avril, indiquait les fronts successifs atteints par les nationalistes, pendant la période du 12 au 19 avril, dans leur marche victorieuse vers la mer et après leur établissement sur la côte méditerranéenne autour de Vinaroz. Une partie de leurs éléments était aussitôt remontée vers le nord et était parvenue le 19 avril en bordure de l'Ebre. La défense naturelle opposée par ce fleuve a immobilisé le front sur cette ligne. La ville de Tortosa tient d'ailleurs toujours et le plan du général Franco ne semble pas être, pour l'instant, de tenter le difficile franchissement de l'Ebre avant d'avoir élargi ses positions vers le sud et réduit la vaste poche occupée encore par les gouvernementaux entre l'est de Teruel et l'ouest de Morella. A cet effet, il a procédé à deux séries d'attaques, en des secteurs différents. En même temps qu'il prolongeait vers le nord son occupation de la côte jusqu'à l'Ebre, il progressait vers le sud et alignait son front d'Albocacer à Alcala de Chisvert. Il déclenchait alors, dans les derniers jours d'avril, deux offensives simultanées : l'une, le long de la côte, en direction de Castellon de la Plana, avec l'appui de navires de guerre et d'escadrilles aériennes venus de l'île Majorque ; l'autre, au nord et nord-ouest de Teruel, c'est-à-dire aux deux extrémités du front sinueux de 150 kilomètres environ qui s'étend de Teruel à la mer. Les troupes gouvernementales ont résisté avec une extrême vigueur. Elles ont réussi, dans la région côtière, à contenir presque complètement l'adversaire, après avoir cédé un peu de terrain, mais sans laisser rompre leur front. Par contre, au nord de Teruel, les nationalistes ont enregistré des succès et effectué une avance qui dépasse, sur certains points, 20 kilomètres en profondeur, de sorte que la poche de Teruel a été substantiellement rétrécie.

Mais le terrain très accidenté offre un avantage à la défense et le mauvais temps a ralenti l'action des assaillants. Une fois de plus, la guerre d'Espagne, après une période de mouvement, tend à redevenir une guerre de position. Les gouvernementaux, que leurs défaites retentissantes de ces dernières semaines avaient démoralisés, se sont ressaisis. Si le sens de la décision finale paraît hors de doute, l'heure où elle interviendra peut encore tarder quelque temps.

LA GUERRE SINO-JAPONAISE

LA guerre de Chine a cessé d'occuper le premier plan de l'actualité. D'autres événements, dont l'Europe est le théâtre, accaparent l'attention. Les hostilités n'en continuent pas moins en Extrême-Orient. Elles sont caractérisées par un manifeste redressement chinois succédant à la débâcle du début et par une tendance des Japonais à réduire les frais d'une campagne qui leur a déjà beaucoup coûté. Les opérations militaires s'étaient présentées à l'origine sous deux formes : une guerre en règle dans les provinces du Nord et un débarquement massif dans la région de Changhaï. Stratégiquement, la guerre du Nord était la plus importante, mais la menace contre Changhaï était destinée à avoir un effet moral beaucoup plus considérable. A la suite de circonstances diverses, la prise de Changhaï, au milieu de novembre, entraîna

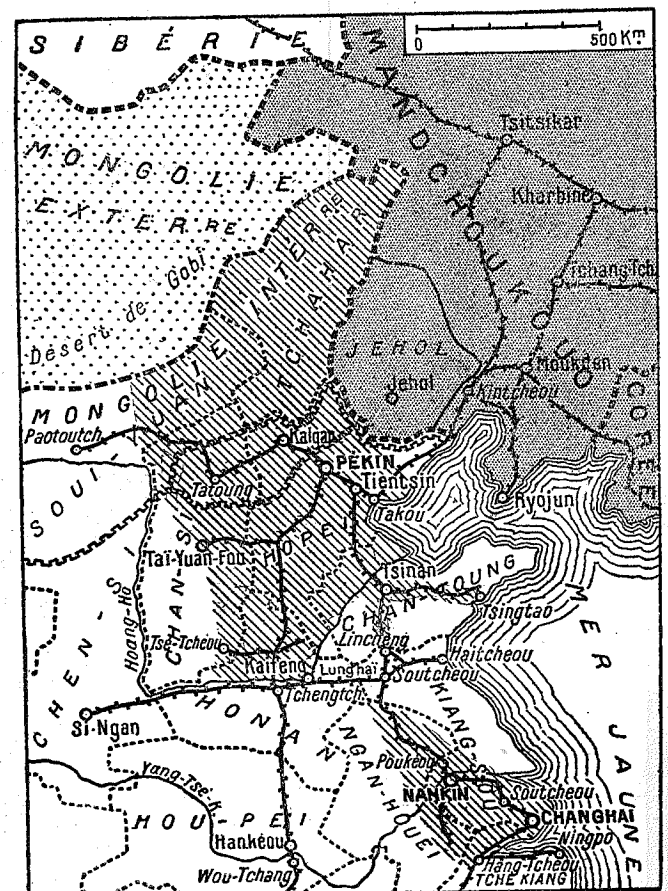
une retraite désastreuse des armées chinoises qui combattaient dans cette région, et les Japonais, avec une rapidité foudroyante, parvenaient jusqu'à Nankin, dont ils s'emparèrent le 13 décembre. Ils pouvaient alors espérer, en conjuguant leurs efforts par le nord et par le sud, effectuer à échéance assez brève la jonction de leurs troupes le long de la voie ferrée de Tientsin à Poukéou. De fait, ils progressaient encore au nord-ouest de Nankin, mais de plus en plus difficilement. De même, dans le nord, ils atteignaient Lincheng, mais ils étaient bientôt en butte à une contre-offensive chinoise des plus vigoureuses, qui s'est développée à la fois dans le Nord du Honan, le Sud du Chantoung et le Chansi à partir de la seconde quinzaine de mars. C'est dans ces trois provinces que depuis deux mois se livrent

des combats aux alternatives diverses. Tantôt les Chinois annoncent une grande victoire et tantôt ce sont les Japonais. Ce qui semble certain, c'est que ces derniers avaient, fin avril, abandonné une partie du territoire qu'ils avaient conquis en mars, mais depuis lors ils paraissent avoir repris quelques avantages.

Ce n'est pas seulement sur ce théâtre que la guerre se poursuit. Le territoire chinois est si immense que des armées ne peuvent y évoluer qu'en suivant les grandes voies ferrées. Les Japonais ont donc emprunté, comme autre axe de marche la ligne de Pékin à Hankéou. Ils ont réussi à s'installer sur toute la rive gauche du fleuve Jaune, dans le Sud du Chansi et du Hopei, qu'ils ont complètement nettoyés.

Un moyen de couper le ravitaillement de la Chine en matériel de guerre serait un débarquement dans la région de Canton. Les Japonais y ont songé. Ils avaient même fomenté à Canton, sur le plan provincial, un coup d'Etat, qui a été éventé. Ce plan ayant avorté, les Japonais semblent avoir renoncé, tout au moins pour l'instant, à prendre Canton.

Sur le plan politique, deux événements importants sont intervenus. Le 28 mars, à Nankin, ex-capitale du gouvernement central, aujourd'hui aux mains des Japonais, un nouveau gouvernement, qui a pris le nom de « gouvernement réformé de la République de Chine », a été constitué sous l'égide nipponne. Il est la réplique pour la Chine du Centre du gouvernement de la Chine du Nord, installé à Pékin. D'autre part, et sans doute pour répondre à ce geste, le comité central exécutif du Kouomintang, siégeant à Chung King au début d'avril, a conféré au général Chang Kai Chek des pouvoirs dictatoriaux que seul jusqu'ici le fondateur du parti, Sun Yat Sen, avait possédés. Un second lui a été donné en la personne de Wang Ching Wei, qui fut naguère un des lieutenants préférés de Sun Yat Sen, mais devint plus tard un adversaire déterminé du communisme. On interprète ces deux nominations comme un signe que le Kouomintang est résolu à continuer opiniâtrément la lutte contre les Japonais, mais que les influences communistes qui avaient recommencé à s'y exercer sont de nouveau en décroissance. — R. L.



Les zones d'occupation japonaise en Chine.